

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°8 – avril/mai 2007

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages
Novalis et l'initiation



Novalis (1772-1801)

NOVALIS : Un poète qui s'avance au-devant de nous, et dont la pensée nous précède, comme celle d'un Jacob Boehme ou d'un Paracelse. Or, jusqu'à quand repousserons-nous le moment d'aller à sa rencontre ? Combien de temps encore sera-t-il possible de le rejoindre ? Laisserons-nous, par paresse et incurie, le chemin qui nous y conduit devenir impraticable ?

Ce chemin qui, mystérieusement, va vers l'intérieur, s'ouvre à nous, si nous désirons nous y engager. Il porte le nom du poète romantique allemand, et son visage admirable en forme le commencement et, d'une certaine manière, le terme.

Documents biographiques et littéraires, documents spirituels aussi, publiés ici, en faciliteront l'approche.

« À l'aurore du romantisme allemand, c'est-à-dire dans les dix dernières années du XVIIIe siècle, après Hölderlin (ami et condisciple de Hegel) qui restera quarante ans prisonnier de la folie, ce génie foudroyé qui fut l'un des plus puissants lyriques dont l'Occident puisse s'enorgueillir, apparaît Novalis, le chantre des *Hymnes à la nuit* qui mourut à vingt-neuf ans, laissant inachevé le roman même du romantisme, *Henri d'Ofterdingen* (qu'on ne peut séparer de la masse illuminée des *Fragments*)... »

Armel Guerne, « Le Romantisme », inédit.

Lire le texte complet dans les *Cahiers d'Orient et d'Occident*, n°8 (à paraître, mai/juin 2007).

DOCUMENTS BIOGRAPHIQUES

En hommage à Émile Spenlé

M. Spenlé est un ancien et des plus brillants élèves de la Faculté des lettres de Nancy, où il fut reçu agrégé des langues vivantes en 1894. L'ouvrage que nous présentons ici vient de lui valoir le grade de docteur. Il montre tout ce qu'on peut attendre du jeune critique.

« Novalis, dit M. Spenlé, est la clé du romantisme allemand. » C'est lui qui représente le mieux le mouvement d'idéalisme romantique, né en Allemagne à la fin du XVIIIe siècle et qui s'y épanouira au début du XIXe. Déjà maintes fois étudié, Novalis avait été généralement mal compris. Pour interpréter convenablement son œuvre et arriver à bien connaître l'homme, il fallait le replacer dans son milieu. C'est ce qu'a fait M. Spenlé, avec beaucoup d'art et de science, dans une langue à la fois souple et précise, imagée et vigoureuse, qui donne à son livre une saveur particulière, mais rend l'ouvrage aussi malaisé à analyser qu'attrayant et facile à lire.

Frédéric von Hardenberg naquit en 1771 d'un père autoritaire et piétiste, d'une mère frêle et rêveuse qui lui transmit son tempérament morbide. Après une enfance taciturne, une crise soudaine, à l'âge de neuf ans, fit place chez lui à une extraordinaire vivacité d'esprit. Il fit ses premières études à l'Université d'Iéna, où il eut pour maître Schiller, puis à celle de Leipzig, où il connut Frédéric Schlegel, qui le distingua et à qui il lut ses premiers vers. Déjà Hardenberg avait désespéré cet ami par la mobilité de son caractère ; à vingt ans, les premières campagnes dirigées contre les révolutionnaires français l'enflammèrent, pour le métier militaire, d'un enthousiasme subit qui tomba sitôt qu'il eut les moyens de réaliser son rêve. À la suite d'une affaire de dettes, son père l'envoya à Wittenberg, où le jeune homme prit ses grades universitaires, après quoi il alla à Tennstedt faire un stage chez le bailli Just, pour se préparer à entrer dans l'administration.

Une nouvelle crise l'y attendait. Un amour mystique pour la fille d'un châtelain du voisinage, Sophie von Kühn, la petite « rose de Grüningen » et surtout la mort subite de celle-ci (1797) devaient amener chez cet idéaliste un violent désir de se libérer de la vie matérielle, « un véritable *délire de désincarnation* », qui aboutit à ce que M. Spenlé nomme un *suicide philosophique* où le poète, exaltant sa

souffrance, ne vit plus que pour la mort. Cet état d'âme, dont on trouve déjà des symptômes dans son *Journal*, Hardenberg le chanta dans les *Hymnes à la Nuit* ; la sainte, l'inexprimable, la mystérieuse nuit¹ est pour lui le domaine de la mort où, par l'extase, il communit dès à présent avec l'être aimé.

Dans cette exaltation du Moi l'on retrouve l'influence de Fichte, à la philosophie duquel le jeune poète avait été initié par son ami Schlegel. Hardenberg aimait la haute métaphysique et les mathématiques transcendantes ; mais, nature essentiellement poétique, il donne sur l'intelligence le pas à l'imagination, *ce sens merveilleux qui peut suppléer les autres sens, et qui déjà se trouve pour une si grande part en notre pouvoir*. Si en philosophie cet « intuitionnisme » n'aboutit qu'à la négation de la réalité et à un « illusionnisme spéculatif », il produit dans le domaine de l'esthétique des résultats féconds. Non seulement l'idéalisme romantique exalte le rêve et le sentiment, mais il leur donne la valeur d'une révélation ; par suite, la plus haute forme de l'art, et surtout de la poésie, est le symbole, qui à la fois cache et exprime le mystère. Ces principes de rénovation littéraire étaient exprimés en 1798 dans une jeune revue romantique l'*Athenaeum*, sous le pseudonyme de *Novalis*.

À ce moment, le poète étudiait à Freiberg l'art des mines auprès du naturaliste Werner. Celui-ci exerça une influence considérable sur Novalis, qui esquissa toute une philosophie magique et symboliste de la nature, dans *Le Disciple à Saïs* [*sic*]. Pour nous faire comprendre cette œuvre bizarre, M. Spenlé étudie dans un chapitre curieux les physiiciens romantiques, en particulier J. W. Ritter, l'ami du poète, et leurs théories, entre autres celle du « galvanisme spirituel », cet état de « sommeil divinatoire », suivant l'expression de Mesmer, « qui replonge l'âme individuelle au sein des forces élémentaires et de l'âme cosmique ». Dans le conte cabalistique de Klingsor, introduit dans le roman de *Henri d'Ofterdingen* sous forme de *Maerchen*, genre poétique déjà défini par Goethe, Novalis essaiera de présenter les forces et les éléments eux-mêmes « comme les personnages d'un drame humain ». Les astres et les métaux en seront les principaux acteurs !

De la nature, le poète devait passer bientôt à la religion. Enveloppé depuis son enfance dans le piétisme, Novalis subit la réaction religieuse provoquée par la Révolution française. Il

¹ Cette citation, ainsi que toutes celles que nous donnerons ci-dessous en italiques, est de *Novalis*.

exprima d'abord ses sentiments dans le fragment intitulé : *Foi et Amour* ; dans *Le Roi et la Reine*, il idéalisait Frédéric-Guillaume II et sa femme Louise, et aboutissait à une sorte de catholicisme politique, qu'il précisait bientôt sous une forme plus personnelle dans les *Hymnes spirituelles* : hymnes à Jésus, dont plusieurs devaient être adoptées en 1829, grâce à Schleiermacher, dans le recueil berlinois de Cantiques populaires des Églises réformées ; hymnes à Marie, d'un mysticisme exquis ; hymnes théosophiques à l'inspiration desquelles se rattache un pamphlet politico-religieux, intitulé *l'Europe ou la Chrétienté*, d'une religion naturiste toute panthéistique, où l'auteur annonce une « nouvelle Église ».

Novalis avait ainsi passé successivement par tous les états d'âme qui caractérisent le premier Romantisme ; mais les idées qu'il exprimait l'intéressaient moins que l'art lui-même. Goethe, le grand classique, avait donné en partie son esthétique dans les *Années d'apprentissage de Wilhelm Meister* ; le jeune romantique tenta d'y opposer la théorie de l'art nouveau dans son roman : *Henri d'Ofterdingen*. A l'inverse du premier, qui sort du rêve pour se rapprocher du monde réel, celui-ci « partira de la réalité – d'une réalité, il est vrai, déjà singulièrement imprégnée de mysticité et de poésie – pour s'élever toujours plus haut, par la puissance de la poésie intérieure, dans le monde du rêve et de l'idéal. » C'est un véritable « mythe » rempli d'apologues et d'allégories, où Goethe est représenté sous les traits du poète Klingsor, tandis que l'auteur se confond avec son héros, Henri d'Ofterdingen. La mort de Novalis, enlevé le 25 mai 1801 par la phtisie, laissa l'ouvrage inachevé.

Telles sont dans leurs grands traits la vie et l'œuvre de Novalis ; mais ce résumé ne peut donner qu'une faible idée du livre de M. Spenlé. Il faudrait s'y arrêter longuement pour dire tout ce qu'il nous apprend sur l'histoire de sa pensée et de la littérature allemande. Autour de Novalis se pressent les grandes figures du temps : Schiller, les frères Schlegel, Fichte, Schelling, Zinzendorf, Goethe, Schleiermacher, sans oublier les philosophes, les savants, physiciens, chimistes, naturalistes ou magiciens, les fondateurs de sectes et les sectateurs de sociétés secrètes, francs-maçons ou Rose-Croix, qui trouvent naturellement leur place dans l'ouvrage, soit qu'ils aient exercé directement leur influence sur le jeune poète, soit qu'ils permettent d'expliquer sa pensée.

À l'ouvrage proprement dit est annexée une seconde partie : *Novalis devant la critique*, où l'auteur nous montre comment le littérateur, systématiquement idéalisé par les Romantiques,

volontairement mutilé par Tieck dans la première édition de ses œuvres complètes, fut ensuite de mieux en mieux compris, sans toutefois que les critiques, guidés généralement par des partis-pris politiques ou religieux, missent en lumière chacun plus d'un des multiples aspects de son œuvre si complexe. C'est le mérite de M. Spenlé d'avoir essayé d'embrasser d'un coup d'œil tous ces aspects divers, parfois même contradictoires, en cherchant plus directement, dans une communion prolongée avec l'homme lui-même, le principe de son interprétation critique.

Louis Davillé, « Émile Spenlé – *Novalis. Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Paris, Hachette », *Annales de l'Est*, 1904

*

Peu d'années après qu'Henri Albert eut souhaité que « quelqu'un » de ses traducteurs offre « en même temps une étude complète sur Novalis, sur son influence dans l'école romantique pendant cette période critique de l'Allemagne, troublée par la Révolution et les guerres de l'Empire »², Émile Spenlé soutenait à la Sorbonne sa thèse de Lettres, *Novalis, Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne* : « Novalis est la clef du romantisme allemand... » ; « L'œuvre de Novalis est aussi une des plus énigmatiques de la littérature allemande... » Elle sera publiée chez Hachette, en 1903, dans un fort volume de 379 pages. Armel Guerne la tenait en haute estime : « Ce beau travail, richement nourri de citations nombreuses et de traductions souvent excellentes, prises dans l'édition Heilborn, est devenu déplorablement introuvable. Déjà réclamée par Charles Du Bos, en 1937, la réédition en est toujours attendue aujourd'hui. » Cette réédition est le premier projet d'importance de la *Fondation Novalis* dont nous avons entretenu le lecteur dans notre précédente livraison (*Lettre*, n°7). Cette thèse, enfin, s'accompagnait d'une thèse complémentaire intitulée *Novalis devant la critique*, dont l'intérêt n'est pas moindre et qui mérite tout autant d'être rééditée.

J.M.

² « Ce mouvement de réaction philosophique contre le dix-huitième siècle, ajoutait-il, autrement important que le romantisme français. »

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

HEGEL




Wilhelm Hensel, 1829.

« Ce qui fait le fond de la personnalité de Novalis, c'est que les besoins spéculatifs chez lui ont été assez forts pour éveiller dans cette belle âme une aspiration nostalgique, mais non pour lui permettre ni de triompher de sa tendance à l'abstraction, ni d'y renoncer. Bien plus, cette tendance était si profondément ancrée au cœur du noble jeune homme, – lui-même s'y est abandonné avec tant de ferveur et de loyauté, que cette aspiration transcendante – véritable consommation de l'esprit – a pénétré jusque dans les tissus organiques de sa vie et a marqué de son empreinte sa destinée entière. » (1828)

Lyra Germanica

FIRST SUNDAY AFTER EASTER.

GOD hath given to us eternal life, and this life is in His
Son.—*From the Epistle.*


WHAT had I been if Thou wert not?
 What were I now if Thou wert gone?
 Anguish and fear were then my lot,
 In this wide world I stood alone;
 Whate'er I loved were safe no more,
 The future were a dark abyss,
 To whom could I my sorrows pour,
 If Thee my laden heart should miss?

But when Thou makest Thy presence felt,
 And when the soul hath grasp'd Thee right,
 How fast the dreary shadows melt
 Beneath Thy warm and living light:
 In Thee I find a nobler birth,
 A glory o'er the world I see,
 And Paradise returns to earth,
 And blooms again for us in Thee.

Thou strong and loving Son of Man,
 Redeemer from the bonds of sin,
 'Tis Thou the living spark dost fan
 That sets my heart on fire within.

Thou openest heaven once more to men,
 The soul's true home, Thy kingdom, Lord,
 And I can trust and hope again,
 And feel myself akin to God.

Brethren, go forth beside all ways,
 The wanderer greet with outstretch'd hand,
 And call him back who darkly strays,
 And bid him join our gladsome band.
 That Heaven hath stoop'd to earth below,
 Proclaim the glad news everywhere,
 That all may learn our faith, and know
 They too may find an entrance there.

NOVALIS. About 1795.

[PREMIER DIMANCHE APRES PÂQUES]

Sans Toi, qu'aurait été ma vie,
 Et sans Toi que me serait-elle ?
 Tout seul au monde, abandonné,
 J'y vivrais d'angoisse et d'effrois.
 Rien à aimer qui me soit sûr ;
 Comme avenir, un grand trou noir.
 Et quand mon cœur serait en peine
 À qui dirais-je mon chagrin ?

Rongé d'amour, et triste, et seul,
 Les jours, pour moi, seraient des nuits ;
 Je ne suivrais que dans les pleurs
 Le cours brutal de l'existence,
 Trop bousculé dans la cohue,
 Chez moi, désespérément seul.
 Qui tiendrait sans ami au ciel,
 Qui donc pourrait tenir sur terre ?

Mais le Christ, dès qu'Il se révèle
 À moi, qui d'emblée en suis sûr,
 Comme il est prompt, l'éclair de vie
 À dévorer la ténèbre sans fond !

Me voici, grâce à Lui, un homme,
 Et l'avenir, transfiguré.
 Même au Septentrion, il faut
 Qu'autour de l'Aimé fleurissent les Indes !

La vie est là, toute en heures d'amour ;
 C'est un chant d'amour que dit l'univers.
 Pour chaque mal, croît l'herbe qui guérit,
 Et tous les cœurs, libres enfin, respirent.
 Pour le don de Ses mille grâces,
 Je reste son très humble enfant
 Assuré qu'Il est là toujours
 Où l'on s'assemble, fût-ce à deux.

Allez ! et par tous les chemins
 Ramenez donc les vagabonds ici ;
 Courez à eux la main tendue
 En leur offrant, joyeux, d'être des nôtres.
 Le ciel, nous l'avons sur la terre,
 Nous qui le contemplons dans notre foi ;
 Qui nous joint dans la foi et s'y unit,
 Ses yeux aussi le verront grand ouvert.

La vieille, accablante illusion
 Du péché écrasait nos cœurs ;
 Désir et repentir brûlaient en nous,
 Qui errions dans la nuit, tels des aveugles.
 Il nous semblait voir en toute œuvre un crime
 Et en chaque homme, un ennemi des dieux³ ;
 Le ciel, s'il semblait nous parler,
 Ne parlait que de mort et de tourments.

Le cœur, richesse et source de la vie,
 Un Être Mauvais habitait dedans ;
 Qu'en nos esprits se fît quelque lumière,
 Notre seul gain, c'était plus d'épouvante.
 Tremblants captifs, qu'un lien de fer
 Fixait durement à la terre,
 Nous perdions notre peu d'espoir, par peur
 Du Glaive de Justice de la Mort.

³ Ce pluriel, dont se sont émus tant de glossateurs et de traducteurs, rebutés par ce qu'ils appellent « une expression païenne », me paraît au contraire on ne peut plus naturel pour indiquer bien clairement que Novalis, ici, s'est reporté en esprit à l'époque païenne et y mêle l'histoire de sa religion [Armel Guerne].

Un Sauveur nous vint, un Libérateur
 Plein de force et d'amour, un Fils de l'Homme
 Qui fit flamber en notre sein
 Un feu tout vivificateur.
 Alors nous le vîmes s'ouvrir,
 Le ciel, notre ancienne patrie,
 Et nous avons pu croire et espérer,
 Nous sentir avec Dieu apparentés.

Depuis, l'offense est pour nous effacée
 Et chaque pas se fait dans l'allégresse ;
 La foi, c'était le plus beau des cadeaux
 Qu'on pouvait faire à des enfants ;
 Et l'existence, ainsi sanctifiée,
 Se passait comme un rêve heureux ;
 Tous promis aux éternelles délices,
 On remarquait à peine les départs.

Le Bien-Aimé Très-Saint se tient encore
 Debout ici, resplendissant en gloire.
 Tout émus par sa couronne d'épines
 Et Sa constance, nous pleurons.
 Bienvenu parmi nous, tout homme qui
 Prend avec nous Sa Main et s'y attache,
 Qui, reçu en Son Cœur, en communion,
 S'y mûrit en un saint du Paradis.

Novalis, *Chant religieux*, I, traduction Armel Guerne.



MARCEL BRION

« L'Ésotérique Nuit »

Caspar David Friedrich, *Klosterruine Eldena bei Nacht*, 1801.

Le Romantisme allemand semble avoir connu une autre Nuit que celle des Italiens, des Anglais et des Français : ceux-ci restaient sur le seuil des mystères, qu'ils s'efforçaient de discerner de loin, de deviner par intuition, et qu'involontairement ils théâtralisèrent parfois, faute d'avoir pénétré la véritable nature du secret. Épidermique et épisodique, la poésie de la Nuit dans le Romantisme français ne dépasse pas le pittoresque de *Gaspard de la Nuit*, et les *Nuits* de Musset sont aussi éloignées de l'essentielle, de l'ésotérique Nuit, que les *Nocturnes* de Chopin. La distance qui sépare le pseudo-Bonaventure, frère d'Aloysius Bertrand, des *Hymnes* de Novalis, est la même qui existe entre le promeneur de minuit, le noctambule inspiré, et le mage instruit des hauts mystères. Chaque homme connaît la nuit qu'il peut comprendre et qu'il mérite. Les petits nocturnes sentimentaux et drolatiques de Spitzweg relèvent de l'opéra et de l'idylle : ceux de Blechen, de Carus, de Friedrich, de Oehme plongent très profondément jusqu'au niveau d'abîme où atteignirent Novalis et Hölderlin, l'un de disposition et d'élection voué à la nuit, l'autre transfiguré par l'éblouissante lumière des Dieux, puis frappé de cécité et de démence, jeté dans les ténèbres de la folie en punition d'être monté trop haut et trop près du Soleil.

La recherche du clair-obscur, la poursuite d'un équilibre entre les ténèbres et la lumière, d'un mariage harmonieux entre le jour et la nuit est, dès le XVI^e siècle, une constante de la peinture allemande, répondant à la nécessité métaphysique d'inclure et d'associer les deux éléments, d'effacer tout ce qu'il pourrait y avoir en eux d'antinomique et d'inassimilable, de réconcilier deux forces que l'on croit arbitrairement hostiles et qui ne sont, en réalité, que les deux faces d'une seule réalité. C'est la Nuit, en effet, qui éblouit de lumière les mystiques, puisqu'elle est la voie vers la Lumière, et, peut-être, la Lumière elle-même un autre aspect de la Lumière. Quand Novalis écrit que « les yeux infinis que la Nuit a ouverts en nous paraissent plus célestes que les étoiles scintillantes », il nous rend conscients de ce miracle que la nuit accomplit en « ouvrant » en nous les yeux qui nous permettront de contempler ses prodiges. La Nuit est tout à la fois ce qui doit être vu et ce qui donne le moyen de voir ; quiconque est aveugle à la Nuit, est celui à qui elle a refusé ses dons. Ainsi l'initiation à la Nuit est-elle la condition même – et saint Jean de la Croix l'a dit expressément – de l'initiation à la Lumière. « Et la nuit apaisée va s'unir au lever de l'aurore. »

Il y a loin, certes, de la Nuit de Novalis à celle d'Eichendorff : pour l'un et pour l'autre, cependant, la Nuit contient la plénitude de la vie cachée, mais pour l'un cette plénitude baigne largement le monde des sens et des sentiments et conduit aux pressentiments de l'au-delà, alors que le poète des *Hymnes* s'abîme, littéralement, dans la Nuit comme dans le gouffre des oracles où reposent les suprêmes révélations. Chez les peintres mineurs, aussi, Fries, von Schwind, Spitzweg, c'est le charme idyllique de la Nuit qui s'épanche, et pare les paysages d'une beauté douce et mystérieuse inconnue du jour. Quand Dahl fait jouer le clair de lune sur les toits et les coupoles de Dresde, quand Fries décrit les boucles du Neckar se dénouant dans cette féerique lumière, ils n'accèdent qu'au seuil des mystères ; la véritable initiation reste hors de leur atteinte. Tout au plus pénètrent-ils dans le jardin enchanté où ils rencontrent le Mörike de *Gesang zu zwein in der Nacht* ou l'Eichendorff de la *Frühlingsnacht* : « *Alte Wunder wieder scheinen...* »

Marcel Brion, *La Peinture romantique*, 1967.

NOVALIS ET L'INITIATION

5

La Terre céleste

Nous appartenons au petit nombre des pèlerins d'Orient :

Les disciples à Saïs.

Nous nous sommes mis en marche un jour, en réponse à l'appel que l'Étranger est venu nous transmettre – de sa part à Lui *qui est l'Amour* – depuis notre vraie patrie, notre Orient métaphysique.

C'est vers Lui que nous avançons.

Son Nom et Son visage adorable nous conduisent sur ces chemins, élevés et ravissants, où nous marchons à Sa rencontre.

Et Lui *s'avance au-devant de nous.*

C'est en recueillant dans le secret de nos cœurs Sa promesse amoureuse que nous sommes parvenus à la Terre céleste.

Voici donc la Patrie que nous avons rejointe, en pèlerins d'Orient, après notre rencontre avec Celui *qui est à la ressemblance* du poète romantique allemand – Lui qui est *Amour*.

C'est dans la fidélité d'amour à une promesse unique que nous poursuivrons le voyage jusqu'au seuil de la Sagesse divine,

SOPHIA

Car, l'accomplissement de notre Foi consiste en cette promesse de fidélité amoureuse que nous avons échangée avec Lui, sur les lieux de cette Fontaine de la Vie où Il nous a conduits : pour nous revêtir de son manteau et nous donner nos Noms secrets.

SOMMAIRE

Document biographique

Hommage à Émile Spenlé

Louis Davillé, « Émile Spenlé – Novalis. *Essai sur l'idéalisme romantique en Allemagne*, Paris, Hachette », *Annales de l'Est*, 1904.

Documents littéraires et témoignages

Hegel, « Ce qui fait le fond de la personnalité de Novalis... », 1828.

Lyra Germanica, *Premier Dimanche après Pâques*, New York, 1858.

Marcel Brion, « L'Ésotérique Nuit », in *La peinture romantique*, Albin-Michel, 1967.

Novalis et l'initiation

5 – La Terre céleste



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.com>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.com

Tous droits réservés

2006-2007